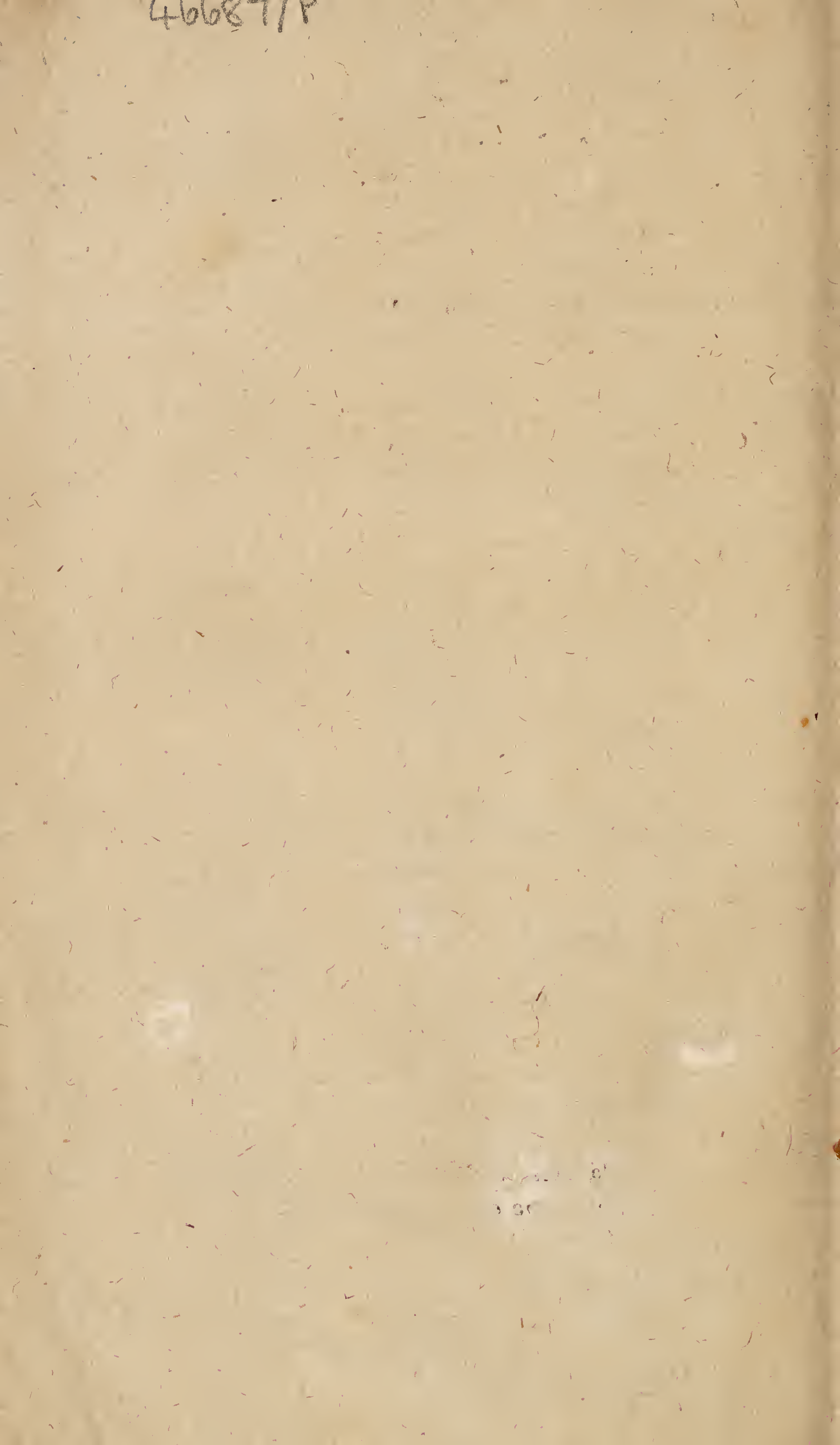

A
XXX
S


46687/P

l'espace de deux jours, l'éruption est terminée. ...èvre diminue le premier jour de cette période, ...ième jour de la maladie, et se dissipe entière... vers la fin du second. L'éruption s'opère quel...is chez les adultes au milieu des sueurs con...lles; le gosier devient tendu, enflammé, dou...ux, soit par la phlogose qui a pu s'en emparer ... l'éruption, soit par la présence des pustules ...a gorge, sur la langue, et dans toute la cavité ... bouche. Lorsque la maladie est légère, l'é...n est à peine terminée, que l'affection de la ...cesse.

...isième période. — Les petits abcès cutanés ...t le cours ordinaire de l'inflammation; leur ...ougit, ils deviennent le siège d'une douleur ...ive. Lorsque leur quantité est considérable, la ...ne cesse pas entièrement ou se renouvelle; les ...ices sont rouges, tendus et tuméfiés. Ces phé...es s'observent sur-tout à la face, où les pus...ommencent ordinairement, et surviennent en ...rand nombre. Le septième, plus souvent le ...ne jour de la maladie, un gonflement œdé... avec rougeur s'empare des paupières qui ...nt et se ferment. Le cuir chevelu même n'est ...abri de l'éruption : toute la tête se tuméfie ...d souvent un volume énorme, sa forme change; ...colore d'une rougeur foncée, paraît engorgée, ..., et la dou...r ne permet pas au malade de la ...r. Les premiers boutons acquièrent le vo...'une lentille, d'un ers, quelquefois moindres, ...mblent aux pustules miliaires, herpétiques; ... fois ils surpassent la grosseur d'un pois. La ... prend de plus en plus une consistance pu.... Quand ils sont peu nombreux à la face, le

Suppuration.

Fièvre secondaire ou de maturation.

visage ne se tuméfie presque pas; l'éruption es moins considérable sur les autres parties.

Cette variole bénigne, inflammatoire, n'e toujours discrète; quelquefois les pustules s chent, se confondent pour former de larges blanches, peu élevées et l'éruption est confl Cependant la fièvre est la même, de sorte qu' y avoir des varioles confluentes *bénignes*, on observe çà et là des varioles discrètes *mal*

Fièvre *tertiaire* ou de suppuration.

Le huitième jour environ de la maladie, les de la suppuration se manifestent, les pustu convertissent en un grand nombre de petits et une troisième fièvre, ou plutôt une fièvre la continuation de la seconde, la fièvre de su tion se déclare. Le gonflement de la face au et les autres parties se tuméfient successiv selon l'ordre de l'éruption; toute la peau tendue, rouge, brûlante et douloureuse. quence et la dureté du pouls augmentent, vient quelquefois une nouvelle horripilatio nouvelle chaleur avec céphalalgie, anxiété dyspnée, quelquefois assoupissement, délire tion. On a vu à cette époque plusieurs malad rir dans un état de stupeur comateuse, d'ap ou de suffocation. L'urine est trouble ou dé sédiment puriforme, caractère qu'elle conser dant le reste de la maladie. Chez les enfans l est relâché; on observe chez les adultes, ra chez les enfans, une salivation incommode ac gnée d'ulcérations douloureuses dans la bouch rouement, d'une haleine fétide, d'insomnie; même temps cette excrétion soulage fréquem malade. Le creux que les boutons présenten sommet, le cercle rouge qui entoure leur ba paraissent; les pustules prennent une forme

HISTOIRE

DE

LA NOUVELLE DOCTRINE

MÉDICALE ITALIENNE.

HISTOIRE

DE

LA NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE ITALIENNE;

SUIVIE

DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS RELATIVES A L'EMPLOI DE L'EAU COHOBÉE DE LAURIER-CERISE DANS LES INFLAMMATIONS DE LA POITRINE;

PAR JOSEPH SAUTTIER,

Docteur en Médecine et en Philosophie de l'Université de Turin, Membre-correspondant de la Société de Médecine-Pratique de Paris, etc.

Rerum cognoscere causas.

A PARIS,

CHEZ
MIGNERET, Imprimeur-Libraire, rue du Dragon, N.° 20, faubourg S. G.;
BÉCHET jeune, Libraire, place de l'Ecole de Médecine, N.° 4.

1823.

A

M. BALBIS,

DOCTEUR EN MÉDECINE, PROFESSEUR DE BOTANIQUE A LYON, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

C'ÉTAIT *dans l'espérance de rendre cet Opuscule plus digne de vous être offert, que j'ai présenté un Mémoire à la Société de Médecine-Pratique. Satisfait autant qu'honoré de la mention que j'ai obtenue, j'avoue néanmoins qu'un succès plus complet me fût devenu bien précieux, puisqu'il m'eût été permis de vous en faire hommage.*

J'ai d'abord hesité, Monsieur, à vous offrir un si faible travail, mais le désir de manifester ma reconnaissance s'est fait jour à travers mes justes appréhensions; veuillez recevoir le fruit de mes jeunes veilles.

J. SAUTTIER.

A

MON PÈRE,

DOCTEUR EN CHIRURGIE DE L'UNIVERSITÉ DE TURIN.

C'EST *aussi à vous, le meilleur et le plus tendre des pères, que j'offre les essais de ma jeunesse. L'hommage vous en est dû comme à mon premier maître. Puissiez-vous trouver à le recevoir le même bonheur que je trouve à vous l'offrir.*

J. SAUTTIER.

INTRODUCTION.

La Médecine, comme les autres connaissances humaines, ne s'est perfectionnée qu'à de certaines époques. Son enfance dura longtemps, malgré le génie d'Hippocrate, et ce ne fut qu'à la décadence des écoles péripatétiques, lorsque l'autorité fit place au raisonnement et à l'expérience, qu'elle commença à entrer dans sa jeunesse. Alors des philosophes excités par l'amour de la vérité, essayèrent de la réduire en système, et répandirent bientôt sur l'horizon médical une lumière bienfaisante. Leurs successeurs imitèrent leur noble exemple; mais en s'éloignant trop de la voie qui leur avait été tracée, les Vanhelmont, les Borelli, les Sthalh fabriquèrent des systèmes dont les principes abstraits et nullement conformes à l'expérience, devinrent presque un objet de dérision pour ceux qui étudièrent ensuite la médecine. Ces systêmes, fondés sur des erreurs physiologi-

ques, furent abandonnés lorsque le docteur Hoffmann expliqua les phénomènes de l'économie animale, en remontant aux pouvoirs moteurs primitifs qui la dirigent : sa doctrine simple et claire fut favorablement accueillie dans les meilleures Ecoles de l'Europe, et elle y maintint long-temps sa domination. Cependant le réformateur d'Edimbourg, doué d'un esprit pénétrant et profond, change la face de la science : persuadé qu'il ne pouvait établir un système sans donner, au préalable, une exacte définition de la vie, Brown commence par dire qu'elle n'est que le résultat des *stimulans* sur *l'excitabilité ;* il considère la santé et la maladie comme des modifications de la vie. Selon lui, tout ce qui affecte l'organisme agit en stimulant, et la faiblesse elle-même qui résulte de l'action des puissances agissantes, n'a lieu qu'en vertu de leur seul stimulus.

Brown ayant uniquement en vue la simplicité de son systême, foule aux pieds l'observation et l'expérience ; il érige en dogme absolu un principe dont on avait déja tenu compte avant lui, puisque, depuis la célèbre découverte de Haller, éclairée par Zimmerman, Fontana, Veder, Caldani et Zinn, plusieurs

médecins expliquèrent, à l'aide du stimulus tous les phénomènes de l'état sain ou morbide, et les effets des médicamens. Quoiqu'il en soit, les erreurs dans lesquelles est tombé l'auteur Écossais, sont aujourd'hui trop manifestes pour que l'on s'y méprenne, ou qu'on doive les signaler : cette tâche a été soigneusement remplie par plusieurs savans; il nous reste à parcourir leurs ouvrages, et sachons-leur gré d'avoir si puissamment contribué à l'avancement de la science. Je ne saurais d'ailleurs, sans être mu par une vaine présomption et sans défiance de moi-même, prétendre à diriger l'opinion publique. Loin de moi la pensée d'imiter quelques écrivains qui, ayant à peine secoué la poussière des Ecoles, se mêlent d'innover dans leurs écrits, en affectant le ton ridicule de tout savoir, et honorent par leurs injures ceux qui ne peuvent penser comme eux. Imbus de quelques connaissances médicales, ils s'imaginent exciter en leur faveur l'admiration publique, et ils s'arrogent des droits que n'eurent jamais les maîtres de la science. Tandis que ceux-ci tâchent, par leurs veilles, d'agrandir le champ de nos connaissances, et ne cessent de répéter ces sublimes paroles du philosophe Grec : *Unùm scio*

quod nihil scio (1), ceux-là croyent s'être déja rendus immortels par leurs productions, fruit de leur génie et de leur sagacité.

Le brownisme continuait d'exercer ses ravages dans certaines contrées de l'Italie, lorsque vers la dernière année du dix-huitième siècle, l'épidémie de Gênes excita l'attention des médecins. En 1800, cette ville se trouvait en état de siège, et était désolée par une épidémie de fièvres pétéchiales. Le célèbre Razori s'aperçut que les toniques et les stimulans exaspéraient le plus souvent cette maladie. C'est pourquoi il changea le plan de traitement, et recourut aux moyens antiphlogistiques. Ses tentatives ne tardèrent pas à être couronnées du plus heureux succès. De retour à Milan, il remarqua dans le grand Hospice, dont il était le médecin en chef, que les individus atteints de péripneumonie supportaient facilement le tartrite antimonié de potasse, et que plus l'inflammation était intense, plus la fibre avait d'aptitude à s'opposer à l'action de ce médicament. Ce phénomène remarquable fit naître à M. Razori l'idée de la nouvelle doctrine du *contro-stimulus*; ses

---

(1) *Diogen. Laërt.*; *in Socrat.*

principes furent ensuite expliqués à l'Ecole de Pavie, par le savant Borda, jusqu'à ce que, victime de l'envie et de la jalousie, ce dernier céda la chaire à un de ses antagonistes promu au grade de professeur, sans concours, et l'on sait assez de quelle manière. Les succès qu'avait obtenus le Praticien que je viens de nommer, par sa nouvelle méthode de traiter les maladies diathésiques, et la haute réputation que lui avaient acquise ses talens, ne cessèrent d'attirer à Pavie des médecins de toutes les nations; et quoiqu'il fût chaque jour en butte aux vexations de ses ennemis, il ne pouvait s'empêcher d'instruire les autres : cette passion l'avait constamment animé depuis qu'il s'était aperçu qu'il pouvait être utile ainsi à ses semblables. Ayant suivi ses leçons et sa pratique à l'Hôpital, j'espère rapporter fidèlement ici les idées de ce Professeur, relativement à la nouvelle Doctrine médicale italienne. Il est vrai, un jeune médecin, à qui j'avais confié mes notes recueillies auprès de M. Borda, m'a précédé dans ce travail; mais son *Exposition sommaire* laisse beaucoup à désirer et n'est pas exacte, comme on le jugera bientôt : si, comme il se plaît à le dire lui-même, il n'est guères possible de

parler avec exactitude de l'état actuel de la médecine en Italie, sans avoir siégé sur les bancs de ce pays, il est bien avéré qu'il lui était difficile de remplir avec justesse la tâche qu'il s'était imposée.

M. Vanderlinden a traduit avec la plus grande précision *l'Introduction aux Leçons de Clinique de M. Thomasini;* nous pensons qu'il ne s'étend pas assez sur les diathèses, dont l'intensité et la nature dirigent seules le Praticien dans le traitement des maladies, et l'autorisent à prescrire des doses excessives de remèdes contro-stimulans, sinon avec le plus grand avantage, au moins sans danger et sans suites funestes pour les malades.

HISTOIRE

DE

LA NOUVELLE DOCTRINE

MÉDICALE ITALIENNE.

De l'Excitabilité.

Cette propriété en vertu de laquelle les fibres de l'économie éprouvent des changemens par l'application de plusieurs agens, et qui distingue le corps vivant de l'être privé de vie, est appelée par M. Thomasini *excitabilité*. On ne doit pas appliquer à ce mot un sens différent de celui de vitalité ou de disposition au mouvement. M. Thomasini s'en est servi pour mieux exprimer l'aptitude de la fibre à ressentir l'action des puissances excitantes.

L'excitabilité anime tous les êtres vivans. Tous sont, à leur manière, excitables ; mais cet attribut des corps organisés ne produit

pas seul la vie : si l'on enlève les puissances qui la mettent en jeu, elle demeure sans effet ou inapercevable. Que l'on soustraie aux animaux la chaleur, l'oxygène et la nourriture, aux plantes la lumière et l'azote, les animaux et les plantes restent bientôt sans mouvement : le résultat de l'action de ces principes sur les animaux et sur les plantes donne donc l'idée de la vie. (1).

---

(1) On n'a donné aucune définition générale de la vie, avant le réformateur Écossais. Boërrhaave appela vie animale cette condition des fluides et des solides, qui est nécessaire au commerce réciproque de l'esprit et du corps, ce qui était dire que la vie consiste dans les conditions nécessaires à la vie. Boissier de Sauvages la définit un concours d'actions dont l'harmonie constitue la santé. Gaubius dit que la vie est cet état de la machine animale qui suit les lois de la nature; Wrignault renouvellant les définitions de Boërrhaave et de De Sauvages, la fit dépendre d'un concours d'actions et de la conspiration vitale de tous les organes réagissant sympathiquement les uns sur les autres. Grégory semble dire que la vie est l'exercice des fonctions, si on lit son *Prospectus* de médecine; parlant ailleurs des solides vivans, il fait dépendre leur sensibilité et leur mobilité de la vie. Cullen la fait consister dans un excitement du système nerveux, et spécialement du cerveau. M. le Baron Cuvier a mieux fait

L'excitabilité ne peut être affectée sans l'intermédiaire des tissus organiques dont elle est une propriété ; mais elle peut recevoir

---

que ses prédécesseurs : il avoue que la connaissance que nous avons de la vie est très-obscure, et que les corps vivans sont doués d'une propriété qui n'a point été départie aux corps inertes, c'est la vie. M. Thomasini entend par vie un état de violence continuelle produite par l'excitation du solide animé, et modéré par l'application contiuuelle des puissances contro-stimulantes.

La plupart des définitions que nous venons d'exposer, nous démontrent qu'on a confondu la vie elle-même avec les phénomènes qui en dépendent. M. Martini, professeur à l'Université de Turin, joignant à ses rares talens une érudition vaste et profonde, nous donne dans son précieux Traité de Physiologie, une définition de la vie qui ne laisse rien à désirer : *Periodus quam corpora organica emetiuntur, per quam idoneis stimulis affecta motus exercent, qui ad mechanicas, physicas chymicasque leges exigi nequeunt.* Si l'art de raisonner, selon Condillac, se réduit à une langue bien faite, si les sciences ont fait des progrès depuis que les philosophes ont mis dans leur langage de la précision et de l'exactitude, nous devons de la reconnaissance à ce professeur transalpin pour l'exposition savante et exacte des principes physiologiques qu'il vient de publier.

des modifications par certains agens qui ne produiront pas un changement sensible, ou une altération morbide dans la structure des organes : distinction importante pour le réformateur Italien, et qui le conduit à appeler *dynamiques* les maladies qui intéressent plus spécialement nos parties dans leurs conditions vitales ; et *instrumentales* celles qui sont produites par leur désorganisation ; d'où vient aussi la division dans l'action des médicamens, en *dynamique*, *mécanique* et *chimique*.

Les maladies sont divisées par les contro-stimulistes *Italiens* en trois grandes classes : hypersthéniques, hyposthéniques et irritatives. Les premières sont constamment le résultat d'un excitement morbide des forces vitales au dessus du type normal ; c'est le contraire pour les secondes. L'incitabilité dans ces deux cas est altérée d'une manière durable et profonde, et malgré la cessation des causes qui ont déterminé l'une ou l'autre condition morbide, la maladie parcourt successivement ses périodes, et ne saurait rétrograder dans sa marche. On a eu tort de soutenir tout récemment que les états hypersthénique et hyposthénique n'entraînaient pas l'idée d'une affection universelle. L'auteur de l'Ex-

position sommaire de la nouvelle doctrine médicale Italienne et de ses rapports avec la doctrine physiologique semble à ce sujet réformer, et rendre identiques les principes de MM. Thomasini et Broussais ; laissons parler le Professeur de Bologne : « Dans la qua-» trième partie de mes recherches physiolo-» giques sur la fièvre jaune d'Amérique, dit » M. Thomasini, j'ai traité particulièrement de » la diffusion, de l'excitation mobide locale qui » est une source de maladies universelles, qui » s'oppose aux principes trop exclusifs de » Brown. Ces idées me furent dictées par les » faits. J'observai dans la pratique de l'art, » que souvent l'affection d'une partie, quoi-» qu'elle soit *diathésique* et curable par des re-» mèdes généraux, se trouve néanmoins à un » degré infiniment au dessus de celui de l'affec-» tion des autres parties du corps. » (1) Ce passage nous fait apercevoir que les Italiens ne nient point l'existence des maladies générales, et que dans une affection partielle, le *feu phlogistique* (selon l'expression de M. Thomasini), s'accroît beaucoup plus dans la partie qui en est le siège, que dans le reste de l'économie.

---

(1) Traduction de M. Vanderlinden.

Cette diffusion de l'excitation locale loin d'exclure l'idée d'une maladie universelle, la fait naître ; l'exubérance de vitalité n'en est pas moins considérée dans l'organisme d'une manière collective, et le trouble de plusieurs fonctions qui résulte de cette sur-excitation de toute l'économie, constitue bien à Bologne, Pavie, Padoue, etc., une maladie diathésique générale. D'ailleurs les contro-stimulistes dirigent leurs médicamens, non vers l'organe qui entretient l'irritation, mais vers la diathèse de stimulus ; ce point de vue thérapeutique établit seul une grande différence entre les deux nouvelles doctrines. En effet, pourquoi les Italiens font-ils couler à flots le sang des individus atteints d'hypersthénie, en même temps qu'ils prodiguent les remèdes contro-stimulans ? Nous pensons avec M. Borda qu'ils fixent d'abord leur attention sur la diathèse hypersthénique, et qu'en détruisant celle-ci, ils guérissent secondairement et médiatement l'excitation locale.

M. le Professeur Borda s'explique ainsi dans son traité de Pathologie générale : « *non tutti gli* » *agenti agiscono ugualmente ; alcuni alzano l'eccitamento ed altri lo deprimono ; una serie di sperienze non lasciono dubbio che quando agiscono*

» *le dette potenze, domina la contrazione o il ri-*
» *lasciamento, cioé forza o debolezza* » ; dans cette citation reparaît le *strictum* et le *laxum* des méthodistes, et l'on y devient malade par surcroît de force et par faiblesse : nous ne pensons pas que cette force et cette faiblesse soient locales. Il est surabondant d'insister davantage sur un sujet qui a été exactement traité par le célèbre médecin du Val-de-Grâce, auquel nous sommes redevables d'avoir fixé le siège de la plupart des maladies.

Des Diathèses de stimulus et de contro-stimulus.

Le mot diathèse a été jusqu'aujourd'hui très-en vogue en médecine. Selon son étymologie, il signifie disposition et constitution du corps. Mais on s'en est servi de tout temps d'une manière vague pour exprimer la santé ou la maladie. Quelquefois les médecins comprennent sous ce nom, les causes, la maladie et ses symptômes : delà les expressions de diathèse scorbutique, vénérienne, cancéreuse, goutteuse, phlogistique, vermineuse, etc, , qui dominent encore malgré les progrès de la science.

Le réformateur écossais pensant que la vi-

talité est susceptible d'être excitée au-delà des bornes convenables, ou qu'elle peut être consumée par les stimulans, fait préexister ces deux conditions morbides à toute affection locale. Compagnes fidelles de toutes les maladies, elles leur impriment deux caractères bien distincts : le sthénique et l'asthénique. Les travaux de M. Thomasini, éclairés du flambeau de l'observation, tendent chaque jour à relever des erreurs qu'une mort prématurée avait empêché Brown de reconnaître ; quoique les forces vitales puissent s'altérer dans tout l'organisme, le professeur italien pense que l'on doit faire de grandes exceptions à l'universalité brownienne ; et si le premier mouvement fébrile, causé par un surcroît d'excitement, semble précéder l'inflammation partielle, cette fièvre, selon lui, ne constitue cependant pas la diathèse.

Par diathèse, on entend en Italie une condition profonde et durable de l'organisation, en vertu delaquelle une maladie survit à la cause qui l'a produite : ou, ce qui est la même chose, un état morbide des forces vitales trop excitées ou par trop diminuées. Ainsi une violente pneumonite est une maladie avec diathèse, parce que, l'inflammation intéressant l'organe

pulmonaire dans ses conditions vitales, étend sesirradiations excitantes dans toute l'économie ; et que, quelle que soit son origine, elle parcourt successivement ses périodes sans qu'aucun contro-stimulant puisse la faire revenir sur ses pas.

On n'a pu se former une idée exacte des diathèses de l'école italienne, sans une étude approfondie des phénomènes que manifeste le principe vital du corps humain. Les efforts des philosophes ont été vains dans la recherche de son essence; mais ils sont parvenus à en découvrir les effets : ce principe, comme un attribut essentiel des êtres organisés, agit par lui-même, et ne dépend point des actions à l'aide desquelles il se découvre à notre esprit. Doué de mobilité et sensible aux impulsions des stimulans, il réagit sur ceux-ci, non seulement selon leur mode ou degré d'action, mais par une force qui lui est propre et qui se conserve d'elle même, bien que ces stimulans cessent d'agir; c'est une puissance qui embrasse toutes les propriétés vitales de l'économie : la sensibilité, l'irritabilité, la contraction et l'expansibilité. Dans l'état de santé elle est contenue dans des limites convenables, et pendant la maladie, elle se trouve altérée en plus ou en moins.

D'après ces données, la vitalité éprouve dans certaines maladies un trouble général qui, selon l'opinion la plus communément admise, ne peut avoir lieu que de deux manières : ou par un excitement au-delà des bornes qui constituent l'état de santé, ou bien par un excitement trop diminué. Ce sont là les deux diathèses hypersthenique et hyposthénique, ou pour parler un langage plus à la mode, les diathèses de stimulus et de contro-stimulus.

Les moyens de connaître les diathèses se réduisent à deux chefs principaux dans les ouvrages de Pathologie générale de l'Italie. On y recommande de tenir compte des circonstances qui précèdent la maladie, et de ne pas négliger les symptômes ni les effets obtenus par l'action des médicamens ; mais les symptômes qui se manifestent dans la même diathèse peuvent différer entr'eux, et sont souvent contraires : c'est pourquoi MM. Razori et Thomasini (1) préfèrent caractériser l'état diathésique d'après la nature des remèdes, et fixent surtout leur attention sur les effets que ceux-ci ont produit. Il n'est pas rare de voir la douleur de tête, le vomissement, la faiblesse et

---

(1) *Febre gialla*, P. LXXX *et seq.*

la flaccidité des muscles coïncider avec un pouls dur et vibrant et une chaleur excessive. D'une autre part, on observe souvent dans la même diathèse des symptômes tout-à-fait contraires, tels qu'un état soporeux, la veille; de l'aridité et de la sueur, du froid et du chaud, de l'appétence et de l'inappétence, etc. Cette opposition avait engagé les gens de l'art à adopter, dans le principe d'une affection, la méthode souvent pernicieuse *à juvantibus et lœdentibus.* Comme le nombre des maladies hypersthéniques est à peu près à celui des hyposthéniques comme quatre-vingt-dix-sept sont à trois, on a senti l'inutilité d'un moyen dont abusaient les esprits imbus de l'universalité brownienne.

Des Maladies irritatives.

L'irritation est un état morbide des propriétés vitales de nos parties; mais cette condition de l'excitabilité n'est pas la même que dans les maladies diathésiques : 1° les puissances qui l'ont déterminée diffèrent essentiellement, par leur manière d'agir, de celles qui sont douées de propriété stimulante; 2° les maladies qu'elles produisent ne sont ni avec excès ni avec diminution de forces; 3° les

corps irritans semblent modifier, par une force qui leur est propre, les parties avec lesquelles ils sont en contact, et les phénomènes qu'ils peuvent manisfester sous toutes les formes possibles ne sont que des sympathies de troubles, de compression et de tiraillemens, produites par leurs propriétés mécaniques et chimiques.

Les affections irritatives diffèrent encore des maladies diathésiques en cela, qu'il suffit d'éloigner la cause irritante pour faire cesser tous les effets provenans de l'irritation; au lieu qu'une maladie de diathèse suit inévitablement sa marche. Le mode d'action des substances appliquées à la fibre, le degré de lésion et les modifications que reçoivent les forces vitales, nous rendent raison de ces deux phénomènes; c'est ainsi que l'on a dit que dans l'irritation la vitalité n'est altérée que superficiellement, et qu'au contraire dans l'état diathésique elle l'est d'une manière profonde et durable.

Les pathologistes rangent au nombre des puissances qui irritent mécaniquement, les plaies, les luxations, les corps étrangers qui ne peuvent obéir aux lois de l'assimilation; les concrétions tophacées, les calculs, les

vers, etc. Les irritans qui agissent chimiquement sur la fibre vivante, se trouvent dans quelques poisons, les miasmes et les contagions.

Ces agens commencent à développer sur nos organes une affection locale, qui ne devient universelle que par une diffusion lente et progressive de l'excitation partielle, diffusion toujours irritative, quoiqu'elle ait lieu comme par irradiation, *in radiorum morem.*

Les causes irritantes occasionnent des mouvemens de trouble dans les parties qui ressentent leur action, et les affections qu'elles produisent semblent être retenues dans des bornes qui ne leur permettent de devenir générales qu'en obéissant aux lois de sympathie qui lient nos organes. Il n'en est pas ainsi pour les puissances stimulantes. Celles-ci jouissent d'une action prompte et diffusible ; elles excitent tout-à-coup l'économie animale, et réparent bientôt les forces épuisées : les liqueurs spiritueuses, le vin, et l'opium répandent aussitôt leur qualité stimulante dans tout l'organisme ; le fluide galvanique modifie la vitalité avec une célérité surprenante ; la chaleur du printemps récrée par son influence tous les êtres vivans, etc.

Considérations sur la Pathologie italienne.

La fibre vivante se contracte sous l'influence des stimulans et se relâche sous celle des contro-stimulans. M. Razori, pour juger du degré de contraction produit par ceux-là, a voulu soumettre au calcul les forces vitales, en parodiant l'échelle ingénieuse du réformateur écossais. Prenant pour boussole la force, la résistance et la mollesse du pouls, il augmente les quantités des contro-excitans, et les diminue ensuite jusqu'à rendre presque nulle leur action sur l'économie. Rolando, âgé de 36 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'un caractère vif et emporté, se livrant avec excès aux plaisirs de Vénus, entra à l'hospice Clinique le 15 avril 1821, après huit jours de mal-aise, accompagné d'un sentiment de pesanteur sur la poitrine, et dont il ignorait la cause. Il m'offrit les symptômes suivans : Douleur aigüe dans la partie moyenne de la poitrine, qui se propage à l'épaule; respiration courte et pénible, toux fréquente et sèche, chaleur générale et ardente; face rouge, yeux proéminens, pupille extrêmement contractée; soif intense; constipation; urines rares et enflammées; pouls dur et plein. — *Pres-*

rent à l'appui des données émises par l'inventeur de la nouvelle Doctrine Italienne. Et cette assertion fut bientôt regardée comme irréfragable : « Que plusieurs substances médicamenteuses, considérées jusqu'alors comme excitantes, développaient sur le solide vivant une action contraire à celle des stimulans, et que la fibre, dans une condition morbide donnée, et excitée au-dessus de son type normal, soutenait facilement une dose extraordinaire des remèdes les plus actifs. » Depuis cette découverte, M. Razori appela *contro-stimulantes* toutes les puissances qui, en vertu d'une force qui leur est propre, abaissent l'*incitement* produit par les stimulans, et *excitantes* celles qui, appliquées au tissu organique, en augmentent la vitalité.

De telles opinions excitèrent des controverses parmi les sectateurs de Brown. Pleinement convaincus que tout ce qui peut influer sur l'économie doit y produire des changemens par le seul stimulus et *manifestis impulsibus*, ils ne purent d'abord convenir de l'action contro-stimulante de la plupart des médicamens. Cependant quelques-uns, conduits au lit du malade par la curiosité et le désir

d'apprendre; et d'autres, profitant des observations relatives à la nouvelle théorie, ne tardèrent pas à revenir des idées browniennes. Ils pensèrent que les stimulans, tels que l'abus des liqueurs spiritueuses, le vin, un exercice immodéré, en produisant, par exemple, la synoque, déterminent la fibre à réagir et à se contracter. Cette affection ayant été combattue par les contro-stimulans, ils ne supposèrent plus à la digitale et aux antiphlogistiques une action stimulante qui, dans le cas qui nous occupe, aurait aggravé la maladie en augmentant le degré de contraction.

Brown, pour pallier les incohérences de son système, se livra au torrent d'autres opinions non moins erronées et pernicieuses : il supposa gratuitement que tous les êtres animés ont chacun une dose déterminée d'excitabilité, et qu'à défaut de stimulans, elle peut s'accumuler jusqu'à produire la mort : de plus il attribua aux excitans la faculté de causer une vraie faiblesse, qu'il appela *indirecte*. M. Canavéri fut un des premiers qui réfuta de telles erreurs. Lorsque la nouvelle doctrine du contro-stimulus se répandit en Italie, on admit, à son exemple, que le principe vital

résultait d'une sécrétion du cerveau (1). En conséquence, l'excitabilité serait une propriété indéterminée de la fibre, par laquelle celle-ci ressent l'action des substances qui l'affectent, et elle peut être consumée ou accrue selon qu'elle est soumise aux contro-stimulans ou aux stimulans.

M. J. Razori, en modifiant le système de Brown, a voulu rendre l'exposition de sa pratique claire et précise; selon lui, tous les corps de la nature, capables d'agir sur l'économie animale, se divisent en deux ordres, stimulans et contro-stimulans, lesquels se détruisent dans leurs effets. La fibre est susceptible d'en éprouver l'action, et reçoit des modifications particulières chaque fois qu'elle est impressionnée par les uns ou par les autres. Les stimulans produisent la vie, leur excès donne lieu aux maladies hypersthéniques, et ils constituent l'état de santé quand ils se trouvent en proportion convenable. Les contro-stimulans causent l'asthénie. On doit donc entendre par contro-stimulus tout ce qui, appliqué à la fibre vivante, détermine

(1) *Nozione generale sulla teoria del controstimolo del dottore Della-Valle*, pages 46, 47.

en elle une action opposée à celle du stimulus, et détruit les effets de celui-ci. M. Thomasini, dans son Mémoire sur les effets de la digitale pourprée, inséré dans le Journal de la Société médico-chirurgicale de Parme, vol. III, 1817, définit ainsi le contro-stimulus « *Col » nome di controstimoli devousi intendere quelle » potenze che fanno languire e che deprimono l'ec- » citemento non per sottrasione alcuna di stimolo, » ma abbassandolo dirretamente essi stessi col pro- » ducere nelle fibre un movimento opposto, uno stato » opposto ed antagonista a quello in cui consiste » l'eccitarsi della fibra medesima.* »

Admettant que le contro-stimulus agit en sens inverse du stimulus, il s'ensuit que l'état de la fibre, durant l'action de la première puissance, est diamétralement opposé à celui dans lequel elle se trouve sous l'influence de la seconde.

Si la fibre vivante se trouve dans un état de relâchement, l'on voit bientôt une diminution d'excitement dans tout le système : les contractions du cœur perdent de leur énergie et ne donnent plus que des pulsations faibles, qui deviennent même imperceptibles par l'action trop prolongée du contro-stimulant ; le contraire se manifeste dans une violente excitation.

Lorsque la diathèse de stimulus entretient dans le système circulatoire une contraction dont l'excès opprime les forces vitales, les contro-stimulans font cesser cet état, et ramènent les mouvemens du cœur à leur type normal, comme on l'a souvent observé après l'abus de l'opium.

Le système sanguin ne ressent pas seul l'action contro-stimulante des médicamens ; les nerfs et le cerveau la partagent et donnent naissance à des mouvemens irréguliers et convulsifs qui réclament souvent l'usage de certains remèdes contro-excitans (1).

---

(1) On s'est servi avec succès de la noix vomique dans le tétanos et l'épilepsie : Dondelli (Antoine), âgé de 22 ans, entra à l'hôpital de Pavie, le 2 janvier 1807, époque où le professeur Raggi en avait la direction médicale. Depuis l'âge de 14 ans, le malade éprouvait fréquemment des accès épileptiques. Un médecin lui prescrivit quelques poudres dont on n'a pu connaître la nature, et qui ne produisirent aucun effet avantageux. Quelque temps avant sa réception à l'hospice Clinique, les accès de Dondelli se renouvelaient tous les cinq jours, avec une abolition complète des sens et émission de matières fécales; sa face était comme enflammée, ses yeux rouges et ardens, son pouls plein, dur et fréquent. Tous ces symptômes

Dans les dyspepsies, les cardialgies et autres affections produites par une sur-excitation de l'estomac, les partisans de la nouvelle doctrine ont une pleine confiance dans l'emploi du bismuth qui, à titre de contro-stimulant, dissipe à lui seul les nausées, les vomissemens, le sentiment de plénitude et les dou-

---

existant encore lorsque Raggi l'examina, on présuma que l'affection était une épilepsie hypersthénique, et l'on en commença le traitement par des saignées aux jugulaires, des sangsues aux tempes, décoction d'orge nitrée, sulfate de soude, tartrite antimonié de potasse, lavemens; fomentations à la tête avec l'eau de Schmucker, et diète végétale. Cette méthode antiphlogistique tronqua les paroxysmes, mais elle ne put opérer une guérison parfaite. Le 9, des tremblemens accompagnés de vertiges semblent annoncer un nouvel accès : on s'empresse de prescrire au malade un grain de noix vomique mêlé à six parties de sucre, à prendre toutes les deux heures. Le lendemain et les jours suivans, l'individu fut d'un mieux-être sensible, et sortit bientôt de l'hôpital.

Cette observation m'a été communiquée par un médecin qui a été témoin des faits qu'elle présente; et l'on a remarqué que le pouls de cet épileptique donnait 73 à 75 pulsations par minute avant la première dose de noix vomique, et qu'il n'en offrait plus que 50 à 55 ensuite.

leurs gravatives qu'éprouvent ordinairement les malades (1).

On divise les contro-stimulans en plusieurs ordres : en forts et faibles, en simples et composés. Les contro-stimulaus simples sont ceux qui agissent sur la fibre en déprimant l'excitement ; les composés exercent sur le tissu vivant un mode d'action particulier; tels sont les émétiques, les purgatifs, les diaphorétiques, etc. Comme plusieurs remèdes paraissent agir spécialement sur quelques vis-

---

(1) Nous sommes redevables au professeur Odier, de Genève, d'avoir introduit dans la matière médicale l'oxyde de bismuth. En 1786, ce célèbre praticien soigna un individu qui avait depuis longtemps une irritation de l'estomac des plus opiniâtres. Après plusieurs tentatives inutiles, il recourut à l'oxyde de bismuth dont l'administration fut suivie d'un heureux succès. Il le prescrivit ensuite avec le même avantage dans les dyspepsies *irritatives*, ainsi que M. Buttini, qui, avant la publication de l'ouvrage de M. Odier, avait déja reconnu avec Bokn l'efficacité de ce médicament dans l'affection de l'organe digestif.

M. Borda emploie le bismuth toutes les fois que l'irritation de l'estomac est accompagnée de la diathèse de stimulus : il le combine toujours avec la magnésie calcinée.

cères, on les a distingués en universels et topiques. Les médicamens universels agissent sur tout le système (1); les topiques dirigent leur action sur une partie plutôt que sur telle autre; mais quoique ceux-ci influènt par une affinité élective des organes déterminés, ils font aussi ressentir leurs effets contro-stimulans à toute l'économie.

La table que je joins ici donnera une idée de la prédilection de quelques remèdes sur les organes malades. Je la présente telle qu'elle est dans plusieurs ouvrages qui traitent de la nouvelle Théorie médicale italienne (*).

Tous les médicamens rangés dans la classe des contro-stimulans, agissent de deux manières sur la fibre : par leur action *mécanique*, en irritant le tissu des organes, et par leur action *dynamique*, en diminuant la vitalité. Ainsi l'émétique, le kermès, etc., mis en contact avec les tissus organiques, peuvent y déterminer une irritation, qui n'est, selon les contro-stimulistes, que momentanée. Celle-ci ne ne produit pas de changemens sensibles dans l'organisation, et la propriété qu'on attri-

---

(1) *Voyez* la table de M. Borda, à la fin de l'ouvrage.

TABLE DES CONTRO-STIMULANS TOPIQUES.

MALADIES STHÉNIQUES UNIVERSELLES.	MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX.	MALADIES DU SYSTÈME MUSCULAIRE ET CUTANÉ.	MALADIES DU SYSTÈME LYMPHATIQUE.
Eau de laurier-cerise. Digitale pourprée. Valériane. Serpentaire de Virginie. Les acides. Les sels neutres. Le fer et ses préparations. Tous les contro-stimulans.	Noix vomique. Belladona. Narcisses. Chardon-roland. Oxyde de zinc. Oxyde de cuivre. — Ammoniacal.	Fève de St.-Ignace. Douce-amère. Arsénic. Antimoine et ses préparations.	Digitale. Gratiole officinale. Scille. Tartrite acidule de potasse. Nitrate de potasse.

MALADIES DU SYSTÈME URINAIRE.	MALADIES DU TUBE INTESTINAL.	MALADIES DE L'ESTOMAC.	AFFECTIONS DE POITRINE.
Eau de feuilles de persil. Cantharides. Térébenthines. Les baumes.	Colombo. Augusture. Simarouba. Gomme gutte.	Quassia amer. Gentianes. Petite centaurée. Oxyde de bismuth. —de manganèse.	Polygala. Scille. Ipécacuanha. Baumes. Myrrhe. Kermès minéral.

AFFECTIONS PARALYTIQUES.

Rhus toxicodendron. — Rhus radicans. — Arnica. — Cantharides.

bue aux médicamens de donner atteinte au principe vital en le consumant, empêche qu'une inflammation se développe dans les parties qui ont d'abord reçu l'influence de cette action mécanique.

Dans toute affection hypersthénique, il est de la plus grande importance que le contro-stimulant soit proportionné à l'état de contraction de la fibre. En général, si la dose du médicament n'est pas suffisante, on observe ordinairement après son action une rémission incomplète des symptômes, et quand elle est en excès, il se manifeste plusieurs phénomènes morbides; ainsi les nausées, les vomissemens, la cardialgie, l'anxiété, un sentiment de pesanteur à la région épigastrique, etc., sont un témoignage certain de la surabondance du contro-stimulus. Les abus ne sont pas moins faciles à reconnaître sur le système circulatoire et sur le cerveau; c'est ainsi que s'exprime M. Borda à ce sujet : « L'excès du » contro-stimulus s'annonce par la lenteur du » pouls, qui peut aller au point de faire craindre la cessation des mouvemens du cœur, et » c'est un signe que le contro-stimulus a dépassé » les limites entre lesquelles est renfermée l'action naturelle de cet organe. Ce phénomène

» néanmoins n'est pas toujours constant, car
» il arrive que les mouvemens du cœur se trou-
» vent dans un état opposé, c'est-à-dire, qu'au
» lieu de lenteur, il survient dans le pouls une
» fréquence extraordinaire. L'observation seule
» peut conduire à la connaissance de ces deux
» états particuliers du cœur sous l'influence
» du contro-stimulus. Je ne dois pas passer sous
» silence les conséquences que l'action trop
» forte du contro-stimulus peut avoir sur le
» cerveau. Elle donne lieu à tous les symptô-
» mes qui annoncent un défaut d'énergie dans
» le système nerveux, lequel se montre sous
» la forme d'assoupissement, de fatuité, de
» délire, de vertige, de stupeur, bourdonne-
» ment d'oreille, et une espèce de légèreté et
» d'aliénation mentale. A peine la trop grande
» action du contro-stimulus s'est-elle fait sentir
» sur le cerveau, qu'elle s'étend à tous les nerfs;
» d'ou naissent les convulsions et quelquefois
» des mouvemens aux extrémités. Dans d'au-
» tres circonstances, la vue s'obscurcit comme
» cela a lieu après l'usage de la belladona,
» ou bien les yeux restent éblouis, comme
» après l'emploi de la digitale. On doit dire la
» même chose des autres sens qui sont plus ou
» moins modifiés. Outre cela, par le moyen

» des nerfs, le système musculaire donne des
» signes d'une trop forte action du contro-sti-
» mulus par le désordre de leurs mouve-
» mens (1).

Lorsque le contro-stimulus agit avec trop d'énergie, il faut d'abord en diminuer la dose, ou abandonner son usage si le degré d'intensité de son action a privé la fibre vivante de pouvoir ressentir l'influence des stimulans; on devra alors recourir aux excitans les plus diffusibles pour rétablir dans la machine l'alternative des mouvemens de contraction et de relâchement qui constituent la santé. Mais on examinera soigneusement si la diathèse de stimulus n'existe point, ou si elle n'intéresse point quelques viscères. Nous avons vu à l'hospice de Pavie deux individus devenir les victimes d'une méprise de la part d'un praticien expérimenté : on les croyait dans un état d'asthénie complète, et quelques jours après avoir pris forte dose de camphre, d'eau de menthe poivrée et de carbonate d'ammoniaque, ils succombèrent à l'intensité d'une inflammation des poumons.

---

(1) Traduction du Traité de M. Borda, sur la théorie du contro-stimulus, par M. J. Coster.

M. Psomas, docteur en médecine de l'université de Pavie, jeune homme de la plus haute espérance, ayant passé quelque temps à Paris, pour perfectionner ses études médicales, revint à Pavie pour suivre la clinique du professeur Borda. Quelque temps après son arrivée dans cette ville, le 7 février 1821, il fut consulté par un de ses amis qui était atteint d'une dysenterie depuis deux mois et demi environ. La face pâle et abattue du malade, un pouls petit, mais résistant à la pression, des déjections muqueuses et d'autres symptômes hyposthéniques en apparence, firent présumer au jeune médecin que cette affection était d'une nature asthénique. Il prescrivit quelques doses d'extrait de quinquina combiné avec le colombo, dans l'intention de rétablir le ton du tube intestinal. Quelques heures se passèrent sans changemens bien sensibles; mais, vers le soir du même jour, des symptômes effrayans se manifestèrent : l'individu portait fréquemment les mains à la tête, le visage était rouge, le pouls dur et plein; un état comateux faisait présager une congestion sanguine au cerveau. Dans la crainte d'avoir adopté une fausse méthode de traitement, M. Psomas recourut à la sagacité d'un

médecin de Pavie qui, à l'aide des antiphlogistiques, fit disparaître, dans peu de temps, l'affection symptomatique et la dysenterie.

Ces observations nous avertissent assez que le praticien ne doit pas employer les puissances stimulantes dans l'état qui nous occupe, avant d'avoir préalablement établi un diagnostic certain. Mais est-il toujours possible de bien caractériser une maladie, et de juger convenablement des associations et des successions morbides ?

Il arrive quelquefois qu'un contro-stimulus, portant son action élective sur un organe, produit un état d'asthénie qui se borne à ces parties, pendant que la diathèse de stimulus occupe toute l'économie; il convient alors de changer le remède, ou d'en diminuer au moins la dose.

M. Razori a observé que les effets des substances contro-stimulantes sont plus marqués, plus prompts et plus permanens que ceux des sitmulans. Le professeur Borda attribue ce phénomène à la plus grande facilité que nous avons de diminuer la somme du principe vital, que de l'accroître. Il en résulte que la fibre constro-stimulée peut résister plus long-temps à l'action des stimulans que celle qui n'a pas encore éprou-

vé l'influence des puissances contro-stimulantes. C'est d'après ces considérations que le réformateur de Pavie prescrivait à des doses excessives le camphre, le carbonate d'ammoniaque, les éthers, l'opium, lorsque la maladie, d'hypersthénique, était devenue hyposthénique.

Après avoir examiné successivement les principes qui constituent la nouvelle doctrine médicale italienne, il me reste à présenter quelques considérations relatives à la matière médicale. MM. Razori et Borda se sont réunis pour établir la vraie action de plusieurs substances médicamenteuses ; ces deux célèbres Professeurs ayant prescrit avec succès l'eau cohobée de laurier-cerise dans les maladies de poitrine inflammatoires, bientôt plusieurs médecins imitèrent leur exemple et se livrèrent aux recherches les plus exactes sur les individus qui furent victimes de ce médicament. Mortinner, Juguenhouse, Murray, Fontana, Plenk, Méad, Canaveri, M. Balbis, professeur de botanique à Lyon, assurèrent à diverses époques n'avoir jamais trouvé la moindre trace d'inflammation ou d'autres désordres qui pussent attester l'action stimulante de ce médicament. Les animaux soumis à des expériences présentèrent

constamment à M. Borda le cœur relâché et vide de sang.

Mais M. Borda n'a-t-il jamais eu à redouter ce contro-stimulant dans les affections inflammatoires des poumons ? Je l'ignore. Depuis plusieurs années, ce praticien semble méconnaître les propriétés si vantées de l'eau cohobée de laurier-cerise, et ne la considère plus comme la panacée des inflammations. Je l'ai suivi pendant huit mois à l'hospice Clinique; plusieurs cas se sont offerts où ce médicament ne pouvait être contre-indiqué, et jamais M. Borda n'a cru devoir lui donner la préférence. Les raisons que m'en a données M. Cathaneo, médecin assistant à la salle *Bordiana*, paraissent fondées. Il arrive souvent que les péripneumoniques traités par l'eau cobobée tombent ensuite dans un état de faiblesse qui réclame les stimulans les plus forts, et que ceux-ci, loin d'avoir des succès, paraissent hâter la mort des malades ; ces observations ont dû frapper M. Borda lui-même, qui dans le cours d'une année n'a jamais employé le remède dont il s'agit, sur 67 péripeumoniques qu'il a traités. Il est probable que le Professeur de Pavie aura reconnu l'infidélité de l'eau de laurier-cerise, et les suites funestes qu'elle entraîne.

Cependant quelques médecins préconisent encore ce médicament, sans que les faits sur lesquels ils se fondent soient bien connus; attendons que le temps décide. Si l'on réfléchit à l'action de plusieurs substances médicamenteuses, on ne rencontre que trop souvent des problèmes que l'expérience seule saura peut-être résoudre : la vérité, dit un auteur instruit, a plus d'empire que les plus sublimes raisonnemens fondés sur des hypothèses.

M. Michel-Foderà, médecin distingué par ses connaissances dans la capitale du monde savant, a publié en 1821 un ouvrage qui ne saurait être assez lu. Ce savant philantrope examine avec autant de profondeur que de sagacité plusieurs théories. En rendant hommage à la vérité, il fait connaître la nécessité d'étudier l'ensemble des connaissances médicales, et pense que ces connaissances ne sont pas aussi vastes et aussi étendues que le vulgaire des médecins l'imagine, lorsqu'on étudie sur le livre véritable et simple de la nature (1). Espérons que cet exemple ne sera pas perdu pour

---

(1) Histoire de quelques Doctrines médicales, comparées à celle du docteur Broussais, par Michel Foderà.

la science, et qu'un jour les propriétés bien connues des médicamens donneront une base solide à la thérapeutique, et simplifieront la théorie de la médecine.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPAUX MÉDICAMENS;

Par M. Borda, *professeur à l'Université de Pavie.*

PREMIÈRE CLASSE.

Stimulans.

Acide carbonique.
Alcohol.
Ammoniaque.
Calorique.
Camphre.
Canelle.
Electricité.
Ethers. (les)
Huile essentielle de menthe.
De canelle et de girofie.
Liqueurs fermentées.
Musc.
Opium.
Phosphore.

SECONDE CLASSE.

Contro-stimulans.

Acides, acétique, muriatique.
Nitrique et sulfurique.
Aconit.
Aloës.
Alun et ses préparations.
Ambre gris.
Angélique.
Angusture.

Antimoine et ses préparations.
Aristoloche.
Armoise.
Arnica.
Arsenic.
Assa-fœtida.
Aunée.
Baies de genévrier.
Baumes (les)
Belladona.
Benjoin.
Bismuth et ses préparations.
Bistorte.
Café.
Camomille.
Canne aromatique.
Cantharides.
Cascarille.
Casse.
Castor.
Centaurées.
Chardon des prés.
Chicorée.
Ciguë.
Colchique autumnal.
Cochléaria.
Colombo.
Coloquinte.
Cresson.
Digitale pourprée.
Douce-amère.
Eau distillée de feuilles de laurier-cerise.
— de feuilles de pêcher.
— d'amandes-amères.
— de noyau de cerises noires.
— de prunier.
Erysimum officinal.
Erysatoire.
Euphorbes.
Fer et ses préparations.
Fève de Saint-Ignace.
Fougère mâle.
Fumeterre.
Galbanum.
Gentianes.
Gomme ammoniaque.
Gomme-gutte.
Gratiole.
Gayac.
Ipécacuanha.
Joubarbe. (la grande)
Laitue pommée.
Magnésie.
Manne.
Miel.
Myrrhe.
Narcisse des prés.
Nitrate d'argent.

Nitre et tous les nitrates.
Noix de Galles.
Noix muscade.
Noix vomique.
Oignon.
Oseille.
Oseille sauvage.
Pétasite.
Plomb et ses préparations.
Poivre.
Polygala de Virginie.
Potasse et ses préparations.
Quassia-amer.
Raifort.
Renoncules.
Réglisse.
Rhubarbe.
Rhue.
Rhus radicans.
Rhus toxicodendron.
Sabine.
Safran.
Salsepareille.
Saponaire.
Sauge.
Saule.
Savon.
Scammonée.
Scordium.
Scorsonaire.
Scille.
Séné.
Serpentaire de Virginie.
Soude et ses préparations.
Soufre.
Stramonium.
Sucre.
Tabac.
Tamarin.
Térébenthine.
Thés.
Tormentille.
Trèfle d'eau.
Valériane.
Vanille.

Imprimerie de MIGNERET, rue du Dragon, N.° 20.

nues. Plus fréquente chez les enfans que c
adultes, elle n'est guère contagieuse ni épidé
le plus souvent elle est le produit de causes
festes. Les modernes ont donné à cette éru
nom d'*urticaire*, à cause de sa ressemblance a
piqûres d'ortie ; mais sa forme est variable,
s'en rapproche pas toujours.

305. *Définition.* — Cette variabilité rend d
la définition de cet exanthême. Cependant o
s'en former une bonne idée d'après les car
suivans : c'est une éruption souvent fébrile
quefois sans fièvre, signalée tantôt par des
semblables à des piqûres d'ortie, tantôt par d
meurs surmontées d'une vésicule ou par de
protubérances, ordinairement accompagnée
prurit intense ; l'éruption augmente le soir
manifeste alors un mouvement fébrile. L'impr
du froid extérieur produit le même effet. Il su
aisément des délitescences suivies d'une démang
insupportable, mais il suffit que le malade se
pour faire reparaître l'éruption. L'urticaire se d
ordinairement en peu de jours sans desquamm
Cet exanthème ne nous présente pas une idée
fâcheuse.

306. *Variétés.* — Suivant cette définition, d
la forme de l'éruption, nous divisons l'urticai
maculeuse, *vésiculaire* et *tuberculeuse* ; nous
prenons dans ce genre l'*essère* des auteurs. L'
tion ortiée présente encore des différences sel
nature de la fièvre concomitante, quoique so
elle ne s'accompagne d'aucun mouvement fé
Nous avons toujours vu la fièvre manquer ou pr
ter un caractère bénin et légèrement inflammat
mais il est des observations qui prouvent qu'elle
être maligne, rémittente, intermittente.

307. *Description.* — L'urticaire *maculeuse*